

« L'écriture n'est pas un acte orphelin »

La loi du silence qu'imposaient censure et autocensure a muselé, sous le régime Ben Ali, tous ceux qui avaient quelque chose à perdre, leurs biens, leur travail, leur réputation et ceux qui avaient quelque chose à gagner, une promotion, un marché, une propriété... Bref, une récompense à la mesure des services rendus aux grands du moment.

Contrairement à ce qui est affirmé et ressassé jusqu'à avoir valeur de vérité, des voix se faisaient entendre et, bravant l'omerta, dévoilaient les passe-droits, la corruption, l'injustice, le népotisme et bien d'autres aspects de la dictature. On parle beaucoup du courage des politiques, des sévices qu'ils ont subis, on les fait valoir si nécessaire, mais on oublie ceux qui, jour après jour, malgré la précarité de leurs ressources et de leurs conditions de travail, se sont battus pour que survivent leur art et leur liberté de créateurs.

*Attariq-Aljadid a voulu rendre un hommage aux artistes, en faisant entendre la voix de **Leïla Toubel**, l'écrivain, la comédienne, et la militante, défenseur des libertés.*



Interview de Leïla Toubel
dirigée par **Rabâa Ben Achour-Abdelkéfi**

Attariq-Aljadid : Leïla Toubel, votre talent d'écrivain et de comédienne est reconnu de tous ; votre militantisme aussi. Y a-t-il une relation d'interdépendance entre votre dévotion à l'art et votre engagement pour la défense des libertés ?

Leïla Toubel : Dans un pays réduit au silence par la dictature, l'artiste est contraint d'arracher sa liberté. C'est une question de survie. Il doit jongler avec la censure en usant de toutes les ressources que lui offre son art. Le choix d'un registre de langue, de l'arabe dialectal, par exemple, dont on a voulu faire le parent pauvre, comme le choix de la mise en scène, du jeu, de l'éclairage, bref, du moindre outil permet de gagner un espace de liberté. Le théâtre était le lieu où l'art et la contestation politique fusionnaient. L'engagement de l'artiste allait presque de soi.

Depuis la fin de l'année 2010, un nouvel espace s'est ouvert : la rue. Ce nouvel espace, je tiens aussi à l'occuper et je l'occupe en participant aux marches, aux rassemblements et à tous les mouvements de défense des libertés. Aujourd'hui, la rue et le théâtre sont interdépendants car l'art se nourrit aussi de la vie politique et de la vie des citoyens.

A.A. : Quand avez-vous commencé à vous intéresser au théâtre et comment s'est déclarée cette vocation ?

L.T. : Toute jeune déjà, je suivais avec enthousiasme, à Hammam-Lif, les productions de la troupe Ali Ben Ayed. À l'âge de 13 ans, j'ai commencé à fréquenter l'espace Ibn Rachiq. Mais ma véritable expérience de comédienne a débuté, lorsque j'ai commencé à travailler avec le metteur en scène Ezzedine Gannoun, ici à Al-Hamra. J'ai joué d'abord dans trois pièces, dont il avait écrit le texte et assuré la mise en scène : « Gama Tah », en 1991, « L'Ascenseur » en 1994 et « Your Ellil », en 1996. À partir de 1997, notre collaboration s'est renforcée d'avantage. Ezzedine Gannoun dont j'ai pu apprécier sens de l'échange, une exigence qui n'écrase pas les acteurs, une sensibilité à la poésie et une valorisation de l'amour, a permis mon épanouissement dans l'écriture. En 1997, nous avons écrit ensemble « Les Feuilles mortes », en 2000, « Nwassy ». En 2009, j'ai écrit « The End » et en 2013 « Monstranum's », mais mon écriture a évolué sans cesse, la mise en scène et les débats avec Gannoun lui insufflant une dynamique, chaque fois renouvelée.

A.A. : Vos textes sont, dites-vous, l'expression d'un échange, d'un mouvement entre vous, auteur et comédienne, et votre metteur en scène. Pourtant, un spectateur averti reconnaît votre style. Des pièces aussi différentes que « The End » ou « Monstranum's » sont portées par le même souffle et sous-tendues par le même questionnement.

L.T. : Effectivement, ce qui est en moi se retrouve dans mon écriture. Je suis dans le doute, dans la recherche. Je peux le dire sans prétention, j'écris « avec mes tri-



pes ». J'y mets toute ma personne et toutes les émotions qui me traversent. Je souffre, je ris, je pleure. Quand j'écris, mon rythme cardiaque s'accélère, je transpire, ma gorge se dessèche. Cette émotion est d'autant plus forte que je me sens responsable de ce que j'écris. L'acte d'écrire s'accompagne de doute, c'est une longue marche, parfois dans un tunnel, qui aboutit à un point lumineux.

A.A. : Le fait que vous soyez comédienne ne confère-t-il

pas à votre écriture cette spécificité qui la caractérise ?

L.T. : Oui, sans doute. Un comédien est habité par le personnage, il le voit. Ce lien qui me lie aux personnages, je le garde en moi, il est présent dans mon écriture. J'écris des textes qui sont destinés à l'interprétation. Le dramaturge a justement cette particularité de devoir se projeter en l'autre : l'acteur et le spectateur à qui il doit transmettre énergie et émotion.

A.A. : On reconnaît votre style, grâce à certaines constantes, par exemple, le choix du dialecte tunisien et des métaphores qu'il véhicule, ou le rythme de vos phrases et à leur poésie mais aussi à la récurrence du thème de la mort. Le spectateur pourtant rit, pleure, s'attendrit et s'indigne. Comment expliquez-vous cette mobilité des sensations du spectateur face au thème tragique de la mort ?

L.T. : La mort m'a toujours comme habitée. Depuis mon plus jeune âge, je pense à la mort. Pendant, toute mon enfance, je me disais : « il est inutile de jouer, puisqu'on va mourir ». Mais, j'ai appris à appréhender autrement la vie et la mort. Aujourd'hui, en dépit ou peut-être à cause de ma maladie, je me dis qu'il faut vivre et ne qu'il ne faut pas faire cas du caractère inéluctable de la mort. Je n'accorde pas beaucoup d'attention à mon cancer.

C'est pour cela que je démythifie la mort, par l'humour ou par le rire. J'aime à répéter cette phrase que m'a dite un ami et qui dédramatise la mort : « Si tu meurs, je te tue ». Ce sens de la dérision, les spectateurs la perçoivent comme ils perçoivent l'émotion ou la révolte. C'est ma propre mobilité que vous lisez en eux.

A.A. : Votre double rôle d'écrivain et de comédienne vous révèle. La mise en scène introduit-elle une distance ou contribue-t-elle à développer cette proximité qui unit le spectateur à la comédienne/écrivain ?

L.T. : Non, elle n'introduit pas de distance. Au contraire, la mise en scène ne fait que développer, grâce à ses choix esthétiques, la complicité qui unit le comédien et

l'écrivain au spectateur. Le rapport est fusionnel, ce n'est pas un acte orphelin.

A.A. : Le metteur en scène Ezzedine Gannoun vit avec vous la gestation de la pièce, vous vivez avec lui sa réécriture par la mise en scène. Ce travail artistique commun ne bloque-t-il pas parfois votre élan créateur ?

L.T. : Non, je ne le vis pas ainsi. Gannoun et moi partageons, depuis 25 ans, un travail artistique fondé sur les mêmes valeurs, les mêmes principes de citoyenneté, de liberté, d'honnêteté intellectuelle. Au contraire, son regard stimule mon travail, le fait évoluer sans cesse, l'empêche de se figer et de mourir dans les certitudes.

A.A. : Votre nom et celui d'Ezzedine Gannoun évoquent l'espace Al-Hamra, un vieux théâtre au cœur du faubourg de Bab Al-Jazira. Pourquoi avez-vous acquis cet espace alors que les charges matérielles et logistiques sont si lourdes à porter ?

L.T. : Il est vrai que nous sommes étouffés par le commerce parallèle et par des gens hostiles aux artistes. Mais, croyez-moi, c'est un cadeau. Disposer d'un espace qui a une vie, une âme, une histoire est déjà en soi un bonheur. Savez que des personnes âgées viennent jusqu'à nous, poussés par la nostalgie, et nous parlent des films égyptiens qu'ils ont vus dans leur jeunesse, dans ce vieux théâtre. Al-Hamra a accueilli les femmes des militants, il a abrité un ciné-club et bien d'autres activités culturelles et militantes, sous le régime de Ben Ali, il en a accueillies quand la troïka était aux commandes, il en accueille encore aujourd'hui, comme, pour ne citer que celui-là, l'artiste Aziz Amamou. Eh, oui ! Les « flics » sont toujours là !

Al-Hamra nous offre aussi le loisir de transmettre une expérience et non pas seulement à l'échelle nationale, mais à l'échelle régionale. L'espace héberge, depuis 2001, le Centre arabo-africain, centre de formation qui a pour tâche de diriger de jeunes professionnels qu'ils viennent de notre continent ou du monde arabe. 319 stagiaires de notre centre sont aujourd'hui porteurs de projets dans leurs pays. Nos ateliers, qui bénéficient des aides des ONG, prennent en charge leur hébergement et leur restauration. Je voudrais dire au président Marzouki, qui déplore l'ignorance des Tunisiens et leur inconscience d'appartenir à l'Afrique, que l'Afrique n'est pas oubliée des artistes et que des Africains travaillent dans le petit théâtre de Bab Al-Jazira.

Mais revenons aux formations. Elles durent quinze jours et sont clôturées par une démonstration des travaux des élèves et par la remise des attestations. Le 14 juin se tiendra une cérémonie, à Al-Hamra à 19h.

A.A. : Quels sont vos projets Leïla Toubel ?

L.T. : La période est difficile, je n'arrive pas à me fixer, chaque jour apportant son lot de mauvaises nouvelles. Pour le moment, je poursuis mon travail, guidée par la devise : « Je dois rester debout ». Pour le moment nous donnons la dernière représentation de la saison de Monstranum's, le samedi 7 juin. Nous verrons, plus tard... Il faut d'abord que je me pose et que j'achève un texte en gestation.